

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil sur Gréville-Hague :

Mme ALIX Marie
Mme BONNISSENT Marie
M. et Mme DUBOST Hyppolite
Mme GUILLEMETTE Alexandrine
Mme LEMARINEL Yvette
M. et Mme LEROUVILLOIS Maurice
Mme LEVALLOIS Emilienne

Avertissement :

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

Avant la deuxième guerre, il y avait entre 45 et 50 fermes. Il n'y en a aujourd'hui plus que 4 ou 5. La taille des fermes était, à l'époque, beaucoup plus réduite : au maximum 20 hectares. Mais beaucoup étaient, en fait, très petites. Dans certaines d'entre elles, l'homme travaillait à l'extérieur comme ouvrier agricole, par exemple, et la femme s'occupait de deux ou trois vaches.

Le lait

C'était l'activité principale. A Gréville, une laiterie a été construite en 1909. Avant cette date, tout le monde devait faire le beurre et aller le vendre au marché, à Cherbourg, enveloppé dans des feuilles de chou. Une fois la laiterie construite, chacun avait un numéro, selon l'ordre de passage du laitier. Ce numéro était inscrit sur les bidons en fer, dans lesquels on mettait le lait. Le laitier passait le matin pour prendre les bidons de lait, au bord de la route et livrait, au retour les mêmes bidons, mais remplis de lait écrémé, *le petit lait*. Il passait, au début, avec une voiture à chevaux, puis il a eu un camion, après guerre. Plusieurs laitiers faisaient leur tournée en même temps. Ils partaient vers 6 heures (heure solaire) de la laiterie. Tous les mois, « le samedi d'après le 9 », nous étions payés. Nous allions chercher la paie du lait à Beaumont, mais quelquefois, le laitier l'apportait à la ferme. Le prix était établi selon sa teneur en matière grasse.

Pour traire, nous allions dans le champ avec un tabouret, une brouette et un seau. On trayait trois fois par jour les « fraîches vélées », c'est à dire les vaches qui avaient eu un veau récemment. A l'époque, on disait que la traite du midi était plus riche en matière grasse. Mais, de toute façon, les vaches ne donnaient pas autant de lait que maintenant car elles ne mangeaient que de l'herbe, et des betteraves en hiver. Une bonne laitière donnait à ce moment-là 20 litres par jour. Aujourd'hui, une bonne vache donne jusqu'à 40 litres.

Dans les champs, les vaches étaient au *tiers*, c'est à dire qu'elles étaient attachées avec une chaîne et un piquet. Cela évitait de gaspiller de l'herbe. Nous les attachions les unes à côté des autres à un piquet avec une chaîne de 4 mètres de long. Cinq ou six fois dans la journée, nous les avançons d'un mètre, en prenant garde qu'elles ne se mélangent pas entre elles. Les clôtures électriques ne sont arrivées que dans les années 50-55. En hiver, on rentrait les vaches le soir à l'étable et on les sortait en journée, quelque soit le temps.

Les veaux étaient gardés pour l'élevage ou, si c'était un mâle, on l'engraissait pour le vendre au boucher. Dans ce cas, il était nourri avec le lait de la mère. Ceux destinés à l'élevage étaient nourris au petit lait qui revenait de la laiterie.

Le cochon

Il était surtout destiné à la consommation de la ferme. Ceux qui les vendaient gras les tuaient et les vendaient au boucher (dans ce cas, nous gardions la moitié du foie et des boyaux) ou les confiaient à l'autobus qui allait jusqu'à Cherbourg et qui passait dans le bourg car le chauffeur était aussi commissionnaire.

Le cochon était nourri avec du *petit lait*, des orties, des pommes de terre, des *lave-chineurs*. Les orties étaient hachées et les pommes de terre étaient cuites en *timbalées*.

Des voisins venaient nous aider à le tuer. Le sang récupéré devait être tourné sans arrêt avec du vinaigre, pour éviter qu'il ne coagule. On brûlait le cochon avec des *coulènes* (torche faite d'une poignée de paille pour finir de brûler les poils du cochon) pour qu'il prenne une couleur dorée. On le lavait, on le brossait. On l'ouvrait puis on sortait les boyaux qu'on lavait soigneusement. Nous partagions souvent le sang avec les voisins. Celui-ci était cuit dans un plat, avec la même quantité de lait, du gras, de la crépinette et des oignons. C'était très bon car cela gonflait et devenait croustillant sur le dessus. On mangeait aussi les *cretons*, c'est à dire les petits morceaux de viande qu'il reste quand on a fait fondre le gras. Nous conservions la viande de cochon dans des *sinots* avec du sel.

Les jambons étaient salés pendant trois semaines puis enveloppés dans de la toile de jute et pendus dans la cheminée pour être fumés. Pour faire de la saumure, on faisait bouillir de l'eau et on la salait jusqu'à ce qu'un œuf ou qu'une pomme de terre flotte dessus. On la laissait refroidir et on la versait sur les jambons ou dans les *sinots*. Dans ce cas, on mettait un gros galet dessus pour que cela soit bien tassé. Le cochon, ainsi préparé pouvait se conserver jusqu'à un an. Mais, quelquefois cela ne se conservait pas bien. Et, dans tous les cas, il était beaucoup moins bon au bout de plusieurs mois car le gras jaunissait et il prenait le goût de rance. Plus tard, on l'a mis en bocaux, ce qui était déjà un progrès.

Les moutons

Il y avait des moutons dans toutes les fermes, mais en petites quantités (une dizaine de mère à peu près). Cela demandait beaucoup de soins car, à l'époque, les champs n'étaient pas clôturés. Nous mettions donc des pâtures aux pattes des moutons, faites avec du *ran* (carex, sorte de jonc). Nous allions en chercher soit à Vauville, soit à Querqueville, soit au lieu Bienvenu. Cette plante servait également à confectionner des liens pour le blé, qui étaient très solides et qui pouvaient servir deux fois. Pour faire des pâtures, on tressait le *ran* et on attachait une patte avant avec une patte arrière. Pour certains moutons, on devait attacher les quatre pattes.

Au mois de juin, il fallait tondre les moutons, avec une tondeuse à main. Nous lavions la laine avant de la vendre. Pour cela, nous la laissions tremper dans de l'eau bien chaude, puis nous allions la battre au lavoir. On l'étendait dans les champs pour la faire sécher. Ensuite, elle était vendue en sacs à Cherbourg chez des commerçants qui, en échange, fournissaient de la marchandise (vêtements ou autre...). Non lavée, c'est à dire en suint, la laine était vendue beaucoup moins chère mais elle était aussi beaucoup plus lourde (on perdait environ la moitié du poids en la lavant). En tondant les moutons, on attrapait souvent des *brebions*, sorte de poux vivant dans la laine.

La basse-cour

Nous gardions nos volailles pour notre propre consommation. Néanmoins, certains allaient au marché à Cherbourg pour y vendre des œufs et des lapins. Beaucoup avaient des clients réguliers, du côté des Halles.

Les cultures

Les labours se faisaient avec deux ou trois chevaux. Il y avait des charrues simples dont les plus anciennes étaient en bois, et des charrues réversibles. La charrue réversible permettait de faire demi-tour à chaque bout de sillon. Pour labourer, il fallait être deux : un homme pour tenir la charrue et un autre pour guider les chevaux.

Le foin nécessitait de la main d'œuvre. Une fois fauché et fané, il était mis en rances (tas de foin en longueur) avec une râteleuse. Ensuite, on faisait des *cabots* (tas de foin) avec une fourche le soir, pour le protéger de la pluie. La journée, on « décabotait » pour que cela sèche. Puis, le plus souvent, on engageait un tâcheron pour bottelet, parfois aidé par une femme qui lui fabriquait les *teurques* (poignée de foin torsadée pour lier les bottes).

A Gréville, on faisait peu de sarrasin. Par contre, on cultivait beaucoup de panais pour donner aux veaux ou pour engraisser les vaches. Pour cela, il fallait les couper en morceaux avant de les leur donner. On cultivait aussi beaucoup de pommes de terre pour la consommation de la ferme.

Les moissons étaient effectuées grâce à une faucheuse attelée sur laquelle se trouvaient deux sièges. Le premier pour l'homme qui guidait les chevaux et le deuxième pour celui qui faisait les *gavelles* (brassée de céréales non liée), avec une sorte de râteau. Ensuite, il fallait cinq ou six personnes pour mettre ces *gavelles* sur le côté de façon à ce que la faucheuse puisse repasser dans l'autre sens. On laissait les *gavelles* plusieurs jours pour qu'elles sèchent, en les retournant plusieurs fois. On regroupait trois ou quatre *gavelles* pour faire une gerbe que l'on liait avec un lien fait à l'avance avec du seigle ou du *ran*. Le seigle était coupé en juillet pour faire ces liens. Pour cela, on le battait sur un *bidet* (rondin de bois couché sur deux X), puis on le passait dans une *grage* (sorte de râteau accroché au mur pour affiner le glui). Souvent, nous profitions des jours de pluie pour faire ces liens. Avec les gerbes, on faisait des *bonhommes* (tas de gerbes mises en pyramide) que l'on couvrait avec une *couvreuse* (liée plus haut de façon à s'évaser dans le bas). Ainsi, la pluie ne pénétrait pas. On laissait le blé sécher pendant plusieurs semaines. Ensuite, on le mettait en meules ou on le rentrait dans un grenier, en attendant la batterie.

La batterie

Avant la deuxième guerre, certaines batteuses étaient encore entraînées par des chevaux. Mais, beaucoup d'entre nous avaient déjà une machine à moteur. Parfois, on en empruntait une à un voisin. Une fois battu, le grain était vanné, puis, il était mis en sacs et monté dans les greniers. D'autres travailleurs étaient chargés de la confection des *dierbés*

(botte de paille). Chacun avait un rôle. Les enfants versaient à boire à tout le monde, avec le même verre.

Le blé, l'orge et l'avoine étaient battus le même jour. Quand une femme venait chercher de la *balle* d'avoine, cela signifiait qu'un heureux événement se préparait car celle-ci était utilisée pour fabriquer les paillasses sur lesquelles on couchait les bébés.

Le soir, c'était la fête. Nous, les femmes, nous préparions à manger pour tout le monde. Nous servions des poules et des lapins, tués la veille pour cette occasion.

Le cidre

A Gréville, il y avait des pommiers dans pratiquement chaque ferme. Néanmoins, il fallait souvent acheter des pommes à l'extérieur pour pouvoir faire suffisamment de cidre.

Nous empilions les pommes en *rances* puis nous les mettions dans des sacs. Une fois broyées, on le plaçait en couches sur le pressoir en alternant avec du *glui* (paille de blé entière). On empilait en général une dizaine de couches. On le serrait souvent, plusieurs fois par jour, pendant plusieurs jours. On retailait après la première pression, c'est à dire qu'on taillait les côtés du marc, encore gorgés de jus, on les plaçait sur le dessus et on pressait à nouveau. Certains faisaient tremper le marc déjà pressé dans de l'eau et le pressaient une deuxième fois. Le marc de pommes, une fois pressé, pouvait être séché pour être brûlé dans la cheminée.

Une petite quantité de cidre était mis en bouteilles et gardé pour les occasions. La plus grande partie du cidre restait en tonneau, il n'était donc pas pétillant. Dans le tonneau, il y avait un *faôssé*, un trou, plus haut que la champelure, afin de tirer le cidre du haut du tonneau, qui était meilleur.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces fixes

A Gréville, il y a eu un fabricant de cruches en cuivre et un sabotier. Mais cela remonte à une époque plus lointaine.

Entre les deux guerres, il y avait une boulangerie-épicerie-café (à l'emplacement de l'actuelle boulangerie) où l'on trouvait de tout : des sabots, des galoches, du fil, de la morue ou des harengs salés, du beurre en motte, des fruits (des oranges à Noël, des bananes...), des pointes...

L'épicière vendait aussi du café qu'elle moulait dans un moulin à main. Nous l'achetions au détail. Elle prenait le café avec une petite pelle en cuivre (appelée une main) pour remplir de petits sacs en papier. La farine, le sel, les bonbons (caramels, rouleaux de jus : réglisse) étaient aussi vendus au détail. On y achetait aussi du cidre. L'épicerie n'était pas en self-service, il fallait attendre son tour et demander à l'épicière ce dont on avait besoin.

Au bistrot, on buvait une moque de cidre, un café ou de la Suze avec de l'eau de Seltz. Les clients des cafés étaient surtout des hommes. Certains venaient chercher une *demoiselle* d'eau de vie, par exemple les femmes qui allaient laver le linge au lavoir et qui avaient besoin de se réchauffer.

A la boulangerie, nous n'achetions pas de baguette mais des tourtes de 3 ou 6 kilos. Il y avait aussi des « flûtes » et du pain plié. Le boulanger ne faisait pratiquement pas de pâtisserie, seulement des galettes au beurre pour les Rois. Il fabriquait aussi des *pains à la tôle* et des petits pains. Il faisait une tournée dans les hameaux avec une voiture à chevaux.

Une deuxième épicerie existait également dans le bourg (à l'emplacement de l'actuel « Bar des Sports »). Elle faisait aussi café et bureau de tabac. Le tabac s'achetait en paquets (tabac gris) et on roulait soi-même les cigarettes. Les cigarettes toutes faites n'existaient pas. On allumait sa cigarette avec un briquet à amadou. Certains hommes chiquaient : le tabac à chiquer s'achetait en rouleaux. Ils prenaient de petits morceaux et rangeaient le reste sous leur casquette. D'autres prisait. Dans ce cas, on rangeait le tabac à priser dans une tabatière. On en plaçait un peu dans un creux de la main et on aspirait d'un coup.

La laiterie de Gréville récoltait le lait de la région tous les jours. On pouvait aussi y acheter du beurre ou de la crème. Pour la crème, il fallait apporter un récipient et la secrétaire allait la chercher directement dans les cuves. Le beurre de Gréville était très réputé. Il avait un goût caractéristique et une belle couleur jaune. Il était vendu dans du papier sulfurisé décoré avec le dessin d'une normande portant une coiffe. La laiterie allait également le vendre sous forme de mottes dans les commerces de Cherbourg. Quand on

allait chercher du beurre à la laiterie, on l'achetait en livres. Il y avait toujours dessus l'empreinte des doigts de la personne qui l'avait retiré du moule.

En plus des laitiers qui faisaient les tournées, il y avait environ huit personnes qui travaillaient à plein temps à la laiterie. Les laitiers étaient indépendants (à part celui qui allait porter le beurre en camion, jusqu'à Cherbourg).

Les artisans

Un menuisier travaillait à Gréville. Il travaillait soit à domicile, soit dans les maisons où l'on avait besoin de lui. Un autre menuisier allait seulement travailler dans les fermes. Il avait fabriqué les bancs actuels de l'église en 1899. Ces deux artisans réparaient également les tonneaux en bois en fabriquant de nouveaux cercles en châtaigner. Il leur arrivait parfois de faire des sommiers. Les menuisiers étaient payés à la journée.

Il y avait également un forgeron à Gréville, mais cela remonte au tout début du siècle.

Deux frères maçons venaient travailler à la journée dans les fermes.

Les couturières de Gréville ne travaillaient qu'à domicile. Aucune n'avait d'atelier ou ne faisait de confection élaborée. Les lessivières aussi venaient régulièrement dans les fermes, pour s'occuper du lavage du linge. A une époque plus ancienne, elles venaient plusieurs jours de suite une ou deux fois par an pour faire la « grande lessive ». Elles bouillaient alors les draps dans une grande cuve sous laquelle elles faisaient un feu. Entre les deux guerres, ce type de lessive ne se faisait presque plus. On utilisait déjà une lessiveuse. Mais il fallait tout de même la journée entière pour laver le linge.

Les foires

Tous les ans, il y avait trois foires à Gréville qui avaient lieu toutes les trois sur la lande Saint-Nazaire. Le 11 avril, se déroulait la Montalivette, le 10 juin, la Saint-Nazaire et le 7 septembre, la Hague-Dike. Les trois foires se ressemblaient : il s'agissait de foires essentiellement agricoles où l'on vendait et achetait toutes sortes de bétail (des porcelets, des vaches, des bœufs, des moutons...). Pour l'occasion, des marchands d'amandes ou de *chimenets* (sorte de friandise fade) s'installaient. A la Saint-Nazaire, il y avait des manèges. A chacune de ces foires, beaucoup de gens mangeaient sur place le midi, chez un des trois tentiers. Des rôtisseurs proposaient de l'agneau.

L'échange

A Gréville, nous pratiquions beaucoup « l'échange ». Nous allions porter notre blé au moulin de Teurthéville ou d'Omonville-la-Petite pour le faire moudre. Ceux qui faisaient le pain eux-même conservaient la farine et les autres la donnaient au boulanger de Gréville qui, en échange, leur fournissait le pain pendant toute l'année. Il facturait seulement la cuisson.

Les relations avec Cherbourg

Les achats exceptionnels comme les meubles, les vêtements, les bijoux... se faisaient surtout à Cherbourg.

Un car qui venait d'Auderville passait tous les jours dans la commune pour aller à Cherbourg. Le chauffeur était aussi commissionnaire : il allait vendre nos œufs, nos cochons ou pouvait nous rapporter des médicaments. Tout au début du siècle, c'était une voiture à chevaux que l'on appelait la « voiture publique ».

Entre les deux guerres, nous allions très rarement à Cherbourg : une ou deux fois par an pour acheter des vêtements ou pour vendre certains produits de la ferme. Ainsi, il arrivait que l'on aille vendre des petits cochons vivants, enfermés dans une *pouque* (sac en toile de jute).

Les autres professions

A Gréville, il y avait des douaniers. Ils ne logeaient pas dans une caserne mais avaient une maison chacun. Leur rôle était de surveiller les côtes le jour et la nuit en se cachant dans des *gabions* (petites cabanes, le long de la côte). Les quatre douaniers n'étaient pas de Gréville, ils avaient été mutés. A l'époque, il y avait de la fraude (alcool et tabac) avec les îles anglo-normandes ou avec l'Angleterre.

Le facteur faisait sa tournée à pied, tous les jours y compris le dimanche.

L'instituteur était également le secrétaire de mairie. Il n'y avait pas d'horaire précis pour l'ouverture de la mairie. Il arrivait donc qu'il interrompe le cours pour s'occuper d'un administré.

La vie quotidienne

La maison

Chez nous, il y avait souvent une grande pièce principale dont le sol était soit en ciment, soit en grandes pierres bleues. Cette pièce était meublée avec un vaisselier, une armoire, une alcôve fermée par des rideaux près de la cheminée où couchaient nos parents ou grands-parents.

L'unique moyen de chauffage était la cheminée, qui servait aussi à faire la cuisine. Nous devons donc faire du feu en continu.

Les chambres se trouvaient à l'étage. Le couchage était différent d'aujourd'hui. Au-dessus du sommier se trouvait un matelas qui était à cette époque un lit de plume qui nous tenait bien chaud. Par dessus, on se couvrait avec un édredon en plume ou une couverture piquée.

Nous nous éclairions à la lampe à pétrole. On utilisait aussi des lanternes tempêtes pour aller dans les étables et des lampes « Pigeon » pour aller dans les chambres. Il existait également des lampes à carbure qui fonctionnaient avec de la poudre de carbure et qui donnaient une flamme très blanche. Les premières maisons à avoir l'électricité ont été équipées vers 1933. Mais certaines maisons n'ont obtenu une installation électrique que vers 1940. Certains propriétaires de champs ne voulaient pas que des poteaux électriques soient mis dans leurs champs car ils avaient peur que cela provoque des incendies.

Pour faire notre toilette, nous utilisions une cuvette, un broc à eau, et nous nous isolions dans une partie de la maison. Nous, les hommes, nous nous rasions avec un « coupe-chou » : un grand rasoir en forme de couteau que nous aiguisions sur une lanière en cuir.

Les repas

Pour cuisiner, il y avait dans la cheminée un trépied pour poser les marmites en fonte et une crémaillère pour y suspendre des chaudrons. En plus, un jambon était souvent mis à fumer dans la cheminée.

Nous moulions le café et le préparions pour plusieurs jours, dans une cruche en grès. Pour le réchauffer, nous utilisions un *potin* que nous posions dans les cendres. Le dimanche, on grillait de la viande avec la rôtissoire devant le feu de bois.

Au petit-déjeuner, nous prenions souvent de la soupe. Certaines femmes buvaient du café au lait. En plus, on prenait parfois deux œufs à la coque.

En milieu de matinée, et l'après-midi, nous apportions parfois la collation aux travailleurs dans les champs. Elle était souvent constituée de soupe, d'œufs, de pain, de *grain* ou de *crêtons* et de cidre.

Les repas du midi comprenaient surtout des légumes. La viande la plus courante était le lard salé. Le vendredi, jour maigre, nous mangions de la morue, des harengs grillés ou un autre poisson. Nous achetions parfois ce poisson à des femmes qui passaient de fermes en fermes avec de grands paniers remplis de poissons qu'elles avaient acheté aux pêcheurs d'Omonville-la-Rogue. De plus, le vendredi, la graisse à soupe était remplacée par du beurre pour respecter le « jour maigre ».

Nous mangions très peu de fruits. Parfois, à la rentrée des classes, quand nos parents allaient à Cherbourg pour nous acheter une blouse, ils nous rapportaient une banane ou une pêche selon la saison.

La boisson principale était le cidre. Nous en buvions tout au long de la journée.

Les tâches ménagères

La grande lessive était faite une fois par an. Il y avait donc beaucoup de linge à laver : les draps, les torchons, les chemises, etc. Nous tassions le linge dans une grande cuve en bois posée sur un trépied, avec de la lessive (du laurier et de la cendre, mais pas de cendre de chêne car cela tâchait le linge). D'autre part, on chauffait de l'eau sur un feu de bois. Une fois bouillante, on la versait sur le linge avec un *pucheu* (grande louche pour arroser le linge).

Ensuite, quand le linge était bien blanc, on l'étendait sur des haies d'environ 1 mètre de haut, taillées, avec deux rangées d'épines et une allée au milieu qui pouvait mesurer jusqu'à 150 mètres de long. Pour cette raison, certains champs ont encore le nom d'« étende ». On pouvait aussi transporter les draps mouillés en voiture à âne jusqu'à la lande Saint-Nazaire pour les y étendre. Mais quand on étendait le linge sur des *piqués*, souvent, des petites épines restaient dans le linge une fois qu'il était sec.

Dans les années 30, l'apparition des lessiveuses nous a permis de laver le linge beaucoup plus souvent.

Nous faisons la vaisselle dans une cuvette avec de l'eau bien chaude et une lavette. Nous ne mettons aucun produit dans l'eau car celle-ci était ensuite donnée aux cochons.

Le linge et l'habillement

Dans les armoires, il y avait beaucoup de beau linge. Certains draps étaient filés à la main. Jeunes filles, nous devons coudre et broder notre trousseau avant de nous marier.

Certaines jeunes filles étaient *centeues* c'est à dire qu'elles avaient un trousseau composé de cent unités de chaque pièce : cent draps, cent serviettes, etc.

Les habits de travail des hommes étaient solides : en velours pour l'hiver et en coutils pour l'été. Aux pieds, ils portaient des sabots.

Les femmes portaient des blouses et des tabliers. En général, les blouses étaient en « satinette » noire avec des petites fleurs. Elles portaient aussi des sabots et, sous leurs vêtements, un corset très serré.

Pour aller à l'école, nous, les enfants, nous portions tous une blouse. C'était obligatoire. En revenant de l'école, on devait enlever la blouse pour la garder propre pour le lendemain. Aux pieds, nous avions des galoches, en cuir, avec une semelle de bois.

En cas de deuil, la famille du défunt s'habillait en noir, les femmes portaient un voile. A cette époque, on portait le deuil très longtemps. Certaines femmes l'ont porté pendant presque toute leur vie.

Pour aller à la messe, toutes les femmes portaient un chapeau ou une *bounette* (coiffe tuyautée). Les hommes mettaient un chapeau, une casquette ou un béret. Certains mettaient un faux col. Après la messe, tout le monde ôtait ses habits pour revêtir des habits plus ordinaires.

Dans les grandes occasions, beaucoup portaient des bijoux. En général, c'était une montre en or, une montre à gousset, un sautoir, des croix normandes, des bagues en or, des boucles d'oreilles, ou encore des épingles avec des têtes en or à piquer dans le chignon.

La médecine

Les moyens de se soigner étaient rudimentaires et nous ne faisons pas venir le médecin aussi souvent qu'aujourd'hui. Quand nous avons pris froid, nous utilisions souvent des ventouses. C'était de petits pots en verres. On trempait dans l'alcool un coton au bout d'un morceau de bois, puis on l'enflammait avant de l'enfermer dans le petit pot en verre que l'on appliquait aussitôt sur la peau du dos. La fonction de ces ventouses était d'aspérer le « mauvais-sang ».

Il y avait aussi des cataplasmes faits avec de la farine de moutarde que nous posions dans le dos ou sur la poitrine. La ouate thermogène arrosée de vinaigre était posée dans le dos ou la poitrine comme révulsif. Nous luttions contre les vers en enfilant un collier composé de gousses d'ail. Contre la coqueluche, nous confectionnions un sirop à base de bave d'escargot et de sucre. Il existait aussi un sirop que l'on fabriquait avec des navets hachés et du sucre. Des racines de raifort macérées dans du vin étaient un remède contre la toux.

L'huile de foie de morue était utilisée comme fortifiant et l'huile de ricin servait de purge.

Il y avait une ou deux accoucheuses dans le village. On ne faisait venir le médecin qu'en cas de complication.

L'école

Localisation et description

A Gréville, il y avait une école de garçons et une école de filles. Vers 1934, les deux écoles sont devenues mixtes et partagées en une école de « petits » et une de « grands ». Cependant, filles et garçons étaient séparés par un grillage lors des récréations. Dans la classe, les filles et les garçons ne s'asseyaient pas côte à côte.

La mixité de l'école a provoqué un scandale dans le village. Une pétition a circulé et le prêtre a même quitté Gréville à cause de cela.

Les bâtiments des écoles existent toujours. L'école des grands est, de nos jours, la bibliothèque municipale, derrière la mairie. L'école actuelle était à cette époque l'école des petits.

Dans l'école des grands, la salle qui sépare l'actuelle bibliothèque de la mairie était le vestibule. Les porte-manteaux utilisés à l'époque par les élèves sont toujours fixés au mur.

Dans la classe, il y avait trois rangées de cinq ou six pupitres distinguant les trois cours : Cours Élémentaire 2^{ème} année, Cours Moyen 1^{ère} et 2^{ème} année. A chaque pupitre, nous étions assis par deux.

Une estrade surélevait le bureau de l'instituteur. Derrière lui, un tableau noir était fixé au mur. Un autre était sur pied. A côté du tableau noir était accroché un portrait de Jules Ferry. Les murs étaient ornés de cartes de France. Il y avait la carte des villes, celle des montagnes, celle des fleuves, etc... Une carte muette servait à interroger les élèves. Un tableau décrivait l'emploi du temps de la semaine. Entre deux fenêtres, une pancarte rappelait les chiffres de 1 à 9.

Au fond de la salle, une bibliothèque en verre abritait, entre autres, une chaîne d'arpenteur et des coquillages. Une horloge et un poêle à charbon finissaient de meubler la classe.

Nous avions des ardoises, dont certaines étaient en carton, sur lesquelles nous écrivions avec un « crayon à ardoise » : une grosse mine végétale de couleur gris clair qui cassait très facilement. Nous essuyions l'ardoise avec une petite éponge que l'on humidifiait en crachant dessus. Les plus grands écrivaient avec un porte-plume qu'ils trempaient dans l'encrier placé dans un trou du pupitre. Un carré d'étoffe était placé sous l'encrier pour ne pas tâcher la table. Sur l'encrier, on posait un couvercle de boîte à cirage (la marque « Eclipse ») pour ne pas que l'encre violette s'évapore. Nous nous servions aussi de buvards roses ou bien de buvards publicitaires que des épiciers nous donnaient.

Nous avons un cahier pour chaque matière, un cahier de brouillon et un cahier du jour. Nous écrivions aussi à tour de rôle dans un « cahier de roulement » appartenant au maître.

Les protège-cahiers étaient en papier, souvent ornés de publicités imprimées. Dans les années 30, notre instituteur nous donnait à chacun une carte postale d'un site de la Hague que nous collions sur nos protège-cahiers. Pour chaque matière étudiée, nous avions un livre illustré.

Le matériel scolaire était fourni par l'école (gomme, taille crayon, stylo...). Mais les livres devaient être achetés par nos parents.

Les élèves

Nous commençons l'école à 6 ans, en moyenne. Nous entrons alors en Cours Préparatoire et passons trois ans dans « l'école des petits ».

Nous étions une trentaine, tous originaires de Gréville. Néanmoins, quelques enfants d'un hameau d'Urville assistaient aux cours à l'école de Gréville plus proche de chez eux.

Nous allions tous à l'école à pied. Certains avaient plusieurs kilomètres à faire. Quelques uns, habitaient trop loin, apportaient leur repas pour manger à l'école le midi. D'autres mangeaient chez des parents habitant plus près de l'école. Les enfants des familles modestes mangeaient une assiette de soupe, offerte par la commune, dans le commerce derrière l'église.

Une journée d'école

Les cours avaient lieu du lundi au samedi, le jeudi étant jour de repos. Nous commençons à 9 heures le matin jusqu'à 12 heures, puis reprenons de 14 heures à 16 heures 30 (heure solaire).

Nous rentrions dans la classe en rang et en chantant des chansons, par exemple « Nos vieux pommiers ». Nous devions montrer nos mains à l'instituteur pour qu'il en contrôle la propreté. Puis nous restions debout près de notre table en attendant que le maître nous autorise à nous asseoir.

Tous les ans, à la rentrée de septembre, nous devions répéter : « Au seuil de la nouvelle année, je promets à mes parents et à mon maître de bien faire mes devoirs et d'apprendre mes leçons ».

Le matin, la journée commençait toujours par un cours de morale : nous devions recopier une phrase écrite au tableau, qui nous enseignait un principe moral. Puis venait les cours d'instruction civique, de sciences d'arithmétique, de calcul, de géographie, d'histoire, d'orthographe, d'écriture, de vocabulaire, de conjugaison.

L'instruction civique nous apprenait, entre autre thèmes, les modes de scrutin et le fonctionnement des institutions.

En mathématiques, les exercices consistaient en des problèmes à résoudre ou des fractions. En calcul, il fallait savoir les tables. Dans l'école des petits, nous calculions à l'aide de bûchettes, de petits morceaux de bois que chacun apportait.

En géographie, nous devions apprendre tous les départements, les préfectures et sous-préfectures par cœur. En histoire, les cours concernaient l'histoire de France, depuis le temps des Gaulois jusqu'à la grande guerre. En histoire et géographie, nous devions apprendre par cœur les résumés. Sur nos cahiers, nous devions savoir dessiner la carte de France avec tous les fleuves et leurs affluents, les montagnes et leur altitude, etc...

En Français, les dictées étaient suivies d'analyse du vocabulaire et de questions sur les mots. Il y avait aussi des récitations à apprendre.

L'écriture consistait à faire des « pleins » et des « déliés » en variant la manière d'appuyer et d'écartier la plume. Nous utilisions souvent un buvard pour éviter de faire des tâches. Il devait y avoir beaucoup d'application dans l'écriture.

Nous avons aussi des travaux manuels : de la couture pour les filles et du dessin pour les garçons.

Tous les matins, nous étions interrogés oralement. En général, l'instituteur choisissait d'abord un élève turbulent. Il y avait aussi des devoirs écrits journaliers et mensuels. Nous étions notés sur dix. Et cette note déterminait notre place dans la classe.

Dans les années 30, la récréation durait de 10 à 15 minutes, le temps que l'instituteur fume deux cigarettes. Il faisait des allées et retours dans la cour pendant que nous jouions. Pour nous prévenir de la fin de la récréation, il tapait dans les mains. L'heure de sortie en récréation n'était pas fixe. Nous sortions quand nous avons terminé notre devoir.

Pour jouer à la gatte (ou « marelle »), nous utilisions une « pierre marque », prise sur un rocher unique près de la mer, qui nous servait de craie. Nous jouions aussi à la corde à sauter. Par contre, les ballons étaient interdits dans l'enceinte de l'école.

Tous les soirs, le maître passait dans les rangs avec sa « boîte à bons points ». Les bons points étaient des morceaux de cartons sur lesquels était écrit : « 1 point », « 2 points », etc... Il regardait nos notes, dans la marge de notre cahier. Avec une note de 5, nous n'avions droit à rien, avec 6, nous avons un bon point, avec 7, deux bons points, etc... Il fallait faire le total des notes données dans la journée pour avoir ses bons points. Avec 50 points, nous pouvions en obtenir un plus grand, rouge, où était noté « 50 points ». Avec 500 points, nous avons droit à une image. Nous faisons parfois du troc entre nous, par exemple en échangeant des crayons contre des bons points.

La discipline était très stricte. Nous devions nous lever dès que quelqu'un frappait à la porte et entraît. Il y avait plusieurs types de punition pour les enfants indisciplinés. On pouvait se faire confisquer ses bons points. Les élèves ne sachant pas leurs leçons pouvaient avoir à copier cent fois le même mot, ou vingt fois la même ligne. Ils restaient le soir à l'étude après les cours ou bien étaient privés de récréation. La punition des petits était

d'aller au coin. Pour les plus turbulents, il arrivait que l'instituteur donne des claques, des coups de règle, tire les joues ou les oreilles.

Après les cours, les grands pouvaient rester à l'étude pour faire leurs leçons du lendemain. Pour cela, la famille devait payer 5 francs par mois. Nous avons alors un petit carnet où était notée notre heure de sortie afin que nos parents puissent contrôler si nous revenions directement à la maison après l'école. Le maître nous indiquait l'heure à noter mais il pouvait arriver que certains trichent un peu en l'inscrivant afin de profiter de quelques minutes pour jouer dehors avant de rentrer chez eux !

Deux d'entre nous étaient désignés à tour de rôle pour faire le ménage et remplir les encriers. En hiver, nous étions chargés d'allumer le poêle.

Pour sortir de la cour, midi et soir, nous devions nous ranger par deux. L'instituteur nous conduisait jusqu'à la route puis tapait dans ses mains, nous donnant ainsi l'autorisation de partir. Nous le quitions en le saluant.

Après les cours et l'étude, l'instituteur donnait aussi des cours d'adultes.

Une promenade scolaire était organisée tous les ans, en juin. Nous partions une après-midi à pied vers Landemer, le Castel Vendon ou un autre endroit. Parfois, nous devions dessiner les feuilles rencontrées sur le chemin. Vers 1939, une classe a même fait le tour de la Hague en car.

Le dernier jour de l'année scolaire, il y avait une remise de prix. Par exemple un livre de conte signé par le maître était décerné à l'élève ayant eu le plus grand nombre de bons points.

Avant de partir pour les grandes vacances, nous devions noter sur un cahier de brouillon tous les exercices, dictées et problèmes à faire chaque semaine. C'était notre « cahier de vacances ». Néanmoins, la plupart d'entre nous attendait la dernière semaine, juste avant la reprise des cours, pour faire tous les exercices !

Le certificat d'Etudes

C'était un diplôme très important pour nous. Pour le préparer, l'instituteur simulait l'examen à l'école pour évaluer notre niveau. Dans les années 30, une fois par mois, nous changions d'école avec les élèves de Beaumont afin de nous préparer au Certificat avec un autre instituteur.

Nous passions le Certificat d'Etudes à douze ans. L'instituteur ne présentait que ses meilleurs élèves à l'examen. Toutefois, nos parents pouvaient choisir de nous y présenter même si le maître ne comptait pas le faire. Deux prix étaient attribués ce jour-là : le « prix Fatout » et le « prix de l'école laïque » décernés aux premiers du canton. Il y avait aussi un livret d'épargne offert au premier.

Les études après le certificat coûtaient chères. La plupart d'entre nous ont arrêté l'école après l'obtention du diplôme et sont restés à travailler la terre.

Les loisirs et fêtes

Les fêtes et animations

Il y avait peu d'animation dans la commune, par rapport à aujourd'hui.

Tous les ans se déroulaient trois foires à Gréville : la Montalivette, la Saint-Nazaire et la Hague-Dike. Il s'agissait de foires essentiellement agricoles mais il y avait tout de même divers manèges et animations : des chevaux de bois, des pousse-pousse et beaucoup de tentiers qui vendaient par exemple des *chimenets*. Divers commerçants vendaient des poireaux à repiquer, des jouets, des attelages... C'était une sortie agréable pour nous, les jeunes, qui marchions beaucoup à pied à cette époque.

Nous allions aussi à la Madeleine à Beaumont ou à la Saint-Clair aux Pieux. Le matin, avait lieu une *louerie* (sorte de marché où se rencontrent employés de fermes et patrons) et diverses animations : des courses aux ânes, par exemple. Dans ces communes et aussi à Saint Germain des Vaux (la « Saint Germain ») et à Jobourg, il y avait des fêtes. Par contre, à Gréville, il n'y avait pas beaucoup d'animation.

La fête patronale, la Sainte-Colombe, n'avait qu'un aspect religieux et ne donnait pas lieu à des festivités.

A Mardi-gras, il n'y avait rien d'organisé dans la commune. Néanmoins, quelques enfants se déguisaient avec des masques qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils passaient dans les maisons pour recevoir quelques pièces. Certains faisaient des crêpes.

Au 1^{er} avril, nous nous collions des poissons en papier dans le dos et nous jouions quelques tours. Par exemple, on faisait chercher la « corde à tourner le vent » à un jeune un peu naïf dans toutes les fermes de la commune. Cette corde n'existait évidemment pas. Ou alors, on faisait croire à quelqu'un qu'il pourrait attraper le « homard de genêt » en restant immobile dans un ruisseau avec un sac à la main. Il pouvait attendre très longtemps !

A Pâques, les chanteurs de la Résurrection passaient la nuit par les maisons pour réveiller les habitants. Ces petits groupes d'hommes entonnaient pour cela le chant de la Résurrection :

« séchez les larmes de vos yeux,
le roi de la terre et des cieux
est ressuscité, glorieux
Alléluia »

On leur donnait des œufs et ils allaient manger une omelette tous ensemble.

De petits cirques passaient parfois à Gréville. Les clowns et les animaux faisaient la joie des enfants.

Les bals ne sont apparus qu'après la guerre, ainsi que les kermesses. Dans ces kermesses se vendaient des cœurs, roses pour les filles et bleus pour les garçons, sur lesquels était inscrit un numéro. Les garçons devaient retrouver la fille possédant un cœur avec un numéro identique. Ils gagnaient alors une cigarette. C'était aussi l'occasion de faire des rencontres...

Il n'y avait pas de lieu de rencontre pour les jeunes, les cafés étant plutôt réservés aux adultes.

Les loisirs

Nos parents nous permettaient rarement de sortir. La majorité était à 21 ans à l'époque. De plus, nous n'avions pas de moyens de transport ni d'argent pour nous offrir des loisirs. Nous devons donc en demander à nos parents, par exemple pour payer la garde de vélo. En effet, quand il y avait une fête, on confiait son vélo à un gardien qui le suspendait et le surveillait. Pour cela, il fallait payer 5 francs environ.

Le dimanche, notre principale occupation était de se promener à pied, en bande de filles ou de garçons. Tout le monde n'avait pas de vélo. Les filles se faisaient quelquefois transporter par les garçons sur le guidon ou le porte-bagages du vélo. Il faut dire qu'il n'y avait pas la circulation automobile que l'on connaît actuellement.

Aller à Cherbourg était une véritable expédition. Nous allions en carriole ou avec la voiture publique. Cette sortie avait toujours un but utile : une visite chez un médecin, des courses à faire ou des petits cochons à vendre. Sinon, nous sortions rarement de la commune. Il a fallu attendre l'apparition des clubs du 3^{ème} âge pour que certaines personnes quittent le Nord Cotentin. Certaines personnes âgées de l'époque n'étaient jamais allées à Cherbourg.

Beaucoup d'enfants étaient placés dans les fermes dès 12 ou 13 ans comme commis ou bonnes. Ils n'avaient presque pas de temps libre, mis à part une partie du dimanche après-midi. Cela limitait donc énormément les loisirs. Ils devaient rentrer à l'heure pour traire. Même les soirées étaient occupées. De plus, les commis étaient souvent épuisés par leur journée de travail et avaient hâte de se coucher.

Nous allions souvent à la pêche pour ramasser des *flies* (patelles). Malgré la proximité de la mer, nous nous baignions presque jamais entièrement. Tout juste se trempait-on les pieds. Avec les congés payés, quelques estivants sont venus à Landemer. Ils se baignaient avec de grands maillots de bain une pièce.

La chasse était un loisir apprécié par beaucoup d'hommes de Gréville. Ils chassaient surtout le lièvre, le lapin ou la perdrix.

Lors des veillées, les femmes tricotaient et les hommes faisaient des paniers. Certains jouaient aux cartes, aux dadas (petits chevaux) ou au damier (jeu de dames). Le soir, les

hommes battaient parfois du *glui* (paille) pour faire le cidre. Les jeunes filles brodaient leur trousseau en attendant de se marier.

Beaucoup lisaient les journaux, principalement Le Réveil (deux fois par semaine) ou Cherbourg Eclair (tous les jours). Il y avait aussi l'Echo de la Mode qui proposait aux femmes des travaux de couture ou de tricot et des idées pour la maison. Pour les hommes, il y avait Rustica. La Croix et le Pèlerin étaient des journaux religieux. Peu d'enfants étaient abonnés à des revues. Lire des livres pour le plaisir était assez rare. Peu avaient les moyens de s'acheter des livres et, de plus, on avait peu de temps pour lire. Seuls les enfants en recevaient parfois lors des remises de prix scolaires.

Les postes de radio (TSF) étaient très rares dans la commune. Lors d'événements importants, certains d'entre nous allaient l'écouter chez des voisins. L'instituteur nous a quelquefois fait écouter des émissions radiophoniques pour nous faire rédiger un devoir.

Quelques uns avaient un phono.

Pour téléphoner, nous devions aller à l'unique téléphone de la commune qui se trouvait à la boulangerie. Il fallait toujours passer par le standard de Cherbourg. Dans les cas urgents, la personne qui recevait un coup de téléphone allait prévenir la famille concernée de la commune.

Quelques personnes possédaient un appareil photo. On ne prenait des photos que dans les grandes occasions, comme les mariages.

Les activités artistiques étaient très peu répandues. Jean-François MILLET semble être un exemple unique à Gréville. A cette époque, il n'y avait ni peintre, ni musicien dans la commune. Par contre, on racontait beaucoup d'histoires locales. De même, lorsque deux anciens combattants de la guerre de 14 se rencontraient, la discussion pouvait durer des heures...

Après la guerre, des curés ont organisé des séances de cinéma. Ils projetaient par exemple « La femme du boulanger ». Un club de foot est apparu aussi à cette période.

Les fêtes familiales

Lors des batteries, on préparait toujours un bon repas à prendre en commun avec tous les travailleurs, le soir, après la corvée. On chantait beaucoup jusque tard dans la nuit. C'était très animé. Nous, les enfants nous servions à boire à tout le monde.

Tous les jours, en travaillant ou dans les fêtes, nous chantions beaucoup, des chansons du moment ou en patois.

Les mariages étaient aussi l'occasion de chanter et de faire la fête. Les menus étaient souvent très copieux : une ou deux entrées à base de poisson (homard, crevettes), deux plats de viande (gigot, rôti...) et un ou deux desserts (pièce montée, riz au lait...), le tout arrosé de vin et de cidre pur jus. La messe était célébrée le matin puis avait lieu le repas du midi. Ensuite, toute la noce allait se promener en carriole aux alentours. Le soir, il y avait à nouveau un repas copieux durant lequel on chantait beaucoup. Par contre, on dansait très

peu à cette époque. La mariée découpait souvent son voile en morceaux et le distribuait aux invités pour leur porter bonheur. A cette époque, beaucoup se mariaient encore en noir, avec un voile blanc. Mais dans les années 20 et 30, les familles plus aisées ou plus urbaines commençaient à marier leurs filles en blanc.

Les communions donnaient lieu également à de grandes fêtes de famille. Les baptêmes aussi, dans une moindre mesure. Pour ces fêtes, les familles faisaient souvent appel à des femmes de la commune qui venaient faire la cuisine et servir à table. Comme il n'y avait pas de salle communale, le repas avait lieu dans une étable nettoyée et décorée de draps et de fleurs pour l'occasion. Il fallait s'y prendre au moins une semaine à l'avance car il fallait tout déménager et remblayer un peu le sol pour l'égaliser.

Mis à part les cérémonies, la principale fête de l'année était les Rois. C'était les deux seuls jours de congé des domestiques qui en profitaient pour aller dans leur famille. Le repas avait lieu le samedi soir. On mangeait la galette en guise de dessert. C'était une brioche ronde dans laquelle était cachée une fève (pendant la guerre, c'était un haricot sec).

A Noël, nous déposions nos sabots dans la cheminée avant d'aller à la messe de Minuit et nous y trouvions le lendemain matin une orange, un sucre d'orge et quelquefois un jouet. Pour nous, le père Noël n'existait pas. C'était le petit Jésus qui nous apportait les cadeaux. Le repas du jour de Noël était amélioré.

On ne fêtait pas le réveillon de la Saint Sylvestre comme aujourd'hui. Cependant, on se souhaitait beaucoup la bonne année soit oralement, soit par courrier. On envoyait énormément de cartes de vœux.

Les anniversaires ne se fêtaient pas du tout. Les bougies et les cadeaux d'anniversaire n'existaient pas.

La religion

La pratique religieuse

La religion occupait une place importante dans notre vie.

L'unique lieu public de culte à Gréville était l'église. Toutefois, au hameau aux Fèvres, une chapelle privée était utilisée par une colonie de vacances catholique venant de la région parisienne.

La majorité d'entre nous récitait le bénédicité avant chaque repas. Nous nous mettions debout et disions en latin « bénissez notre repas et partagez-le avec ceux qui n'en ont pas ». On faisait toujours une croix avant d'entamer un nouveau pain. Avant de se coucher, nous nous regroupions avec nos parents à genoux devant la cheminée pour la prière. Certains priaient seul, une fois dans leur chambre. Le jour où on changeait de chemise, dès qu'on se retrouvait nus, on faisait une croix en souvenir du Christ. Certains ajoutaient « Jésus, faites que je passe une bonne semaine dans ma chemise blanche ». Des personnes possédaient un dizainier, une sorte de chapelet avec dix grains.

Le vendredi, nous faisons tous « maigre ». Pendant le Carême, nous respectons le jeûne et l'abstinence. Le vendredi Saint, les boucheries étaient fermées. Nous n'utilisons pas non plus de graisse à soupe ces jours-là.

Nos maisons abritaient de nombreux objets pieux. Certains ornaient régulièrement de fleurs un petit oratoire avec la Sainte Vierge installée sur une commode. Les crucifix ornés d'une branche de laurier béni protégeaient toutes les habitations. Dans les chambres, un crucifix était souvent accroché au-dessus du lit et, sur le côté, se trouvait un bénitier appelé aussi un « porte buis ».

Nous, les enfants, deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, nous allions tous au catéchisme, qui était enseigné par deux demoiselles. L'une d'elle était malentendante, certains enfants remuaient les lèvres pour lui faire croire qu'ils récitaient. Il fallait vraiment savoir sa leçon, apprendre par cœur les questions et les réponses.

Plus tard, nous fréquentions la Jeunesse Agricole Catholique. Il y avait des réunions dans chaque paroisse au cours desquelles nous parlions de religion, de ce qu'il fallait faire ou pas. Nous préparions les fêtes des moissons et nous apprenions des chansons. Des prêtres et une personne laïque nous encadraient. La JAC date de la fin des années 30 et s'est développée surtout après la seconde guerre avec la création de la JACF accueillant les filles. Nous, les garçons, nous portions un costume avec une petite cravate verte pour tous. Nous, les filles, nous avions une jupe et un béret bleus, un corsage blanc avec la cravate verte.

La Sainte Enfance, dépendant de l'église, nous proposait de parrainer un enfant, moyennant une certaine somme d'argent. Nous avions alors un filleul, souvent un petit

chinois. Nous pouvions aussi acheter un livre, une médaille ou une image de la Sainte Enfance.

Seules quelques familles de la commune n'assistaient pas à la messe. Ces personnes n'étaient pas mal vues pour cela par la plupart des autres habitants. Les jours de fête, cependant, rares étaient ceux qui n'allaient pas à la messe. Et les jours de mission, les absents se faisaient remarquer.

Dans les paroisses où le curé était résident, deux messes étaient dites le dimanche. Le matin, la petite messe précédait la grande messe de deux ou trois heures. L'après-midi, vers 14 heures avaient lieu les vêpres qui duraient environ trois quarts d'heure. Plusieurs psaumes étaient chantés. Jusqu'à nos vingt-et-un ans, nous étions souvent obligés d'assister à tous ces offices.

Pendant toute la période où le curé était présent à Gréville-Hague avait lieu la petite messe, chaque matin vers sept ou huit heures. C'était une messe basse, non chantée, qui durait environ une demi-heure. Seules quelques personnes y assistaient. Souvent, c'étaient des messes d'intention, demandées par une famille. Le dimanche, le curé annonçait « lundi, messe pour famille X ; mardi, messe pour famille Y » et ainsi de suite pour tous les jours de la semaine. Les familles payaient la messe et elle était dite pour eux. Parfois, il y avait des messes d'intention particulière pour un événement ponctuel. Certaines messes étaient anonymes, d'autres faites pour demander grâce, etc...

Dans l'église de Gréville, chaque famille avait son banc réservé. Dans le haut de l'église, au plus près de l'autel, se trouvaient les familles de notables. De petites cartes collées sur les bancs indiquaient les noms des familles. Tout le monde donnait de l'argent à l'église. Sans doute ces familles avaient-elles donné davantage ? Sur les sept ou huit premiers bancs vers l'entrée étaient regroupés les enfants du catéchisme. Les femmes et les hommes pouvaient s'asseoir ensemble sur les bancs. Cependant, certains hommes s'installaient dans les stalles, dans le chœur. L'autel n'était pas placé au milieu comme maintenant mais au fond de l'église. Le prêtre tournait le dos à l'assistance pendant l'office.

Au début de la grande messe, le curé avançait en procession accompagné des enfants de chœur dont un portait le seau d'eau bénite. Il effectuait l'aspersion pour bénir les fidèles. Deux chantres, vêtus d'une chape, suivait avec le sacristain portant la croix. Le curé trempait le goupillon dans le seau et bénissait un coup à droite, un coup à gauche en nous arrosant. Il chantait en commençant par l'Aspergesme. La cérémonie était belle à voir. Ceux qui arrivaient en retard à l'office devaient attendre la fin de la procession pour aller s'installer.

Tous les dimanches, il faisait un sermon dans la chaire pendant environ vingt minutes. Certains s'endormaient pendant l'office. Quand le curé n'était pas content, il criait et faisait de larges gestes, agitant ses grandes manches tombantes. Il ne désignait personne lors des sermons mais les gens se reconnaissaient quand ils avaient mal agi.

La messe était dite en latin. Nous connaissions les textes par cœur. Seules les litanies étaient en français. Au catéchisme, nous avons appris toutes les prières en latin.

Chaque dimanche, une famille payait le pain béni. C'était une brioche coupée en petits morceaux. Pendant la messe, le sacristain passait et chacun en prenait un morceau. Nous devions nous signer avant de le manger.

Le curé

L'arrivée d'un nouveau prêtre donnait lieu à plusieurs cérémonies : une pour le prêtre qui partait et une autre pour le nouveau curé. C'était une grande fête. Il y avait beaucoup de fleurs sur la route. Nous fabriquions des guirlandes en enfilant des feuilles de houx. Plusieurs banderoles dans le village portaient des inscriptions du style « Qu'il soit béni du ciel ». Tous les prêtres des paroisses alentours venaient.

Dans les années 30, le père Quentin, officiant à Gréville, était un ancien missionnaire qui venait des colonies. Il portait une barbe blanche. Il a été muté à Omonville-la-Rogue en 1936, à partir du moment où les écoles de Gréville ont été réunies. L'évêché avait retiré la présence du prêtre à Gréville par sanction, en opposition à la mixité de l'école. Le presbytère a alors été abandonné.

Plus tard et jusqu'en 1938, l'abbé Malet venait de Sainte-Croix pour s'occuper de notre paroisse. Ensuite, un curé du nom d'Anacréon venait en automobile depuis Sainte-Croix. Pendant la guerre, nous allions le chercher en carriole à tour de rôle. Un jour, la carriole le transportant a chaviré.

Les fêtes religieuses

La fête patronale de Gréville était la Sainte Colombe début février. Pendant la messe, nous chantions le cantique de Sainte Colombe. Il n'y avait pas d'animation spéciale dans la commune ce jour-là.

Pendant le Carême, huit jours avant Pâques, nous allions aux Saluts le soir, une cérémonie avec des chants et des prières. Nous faisons le tour intérieur de l'église pour effectuer le chemin de croix en nous arrêtant à chaque station, aux statues ou tableaux en relief. Nous accomplissions là le Salut du Saint Sacrement.

Le dimanche suivant le mercredi des Cendres avait lieu l'imposition des cendres. Durant la messe, nous nous approchions jusqu'à l'autel. Là, le curé trempait son pouce dans la cendre et nous faisait une croix sur le front en disant « Souviens-toi que tu es poussière et que redeviendras poussière ».

A cette période, les hommes « faisaient leurs Pâques », c'est à dire qu'ils allaient à confesse et communiaient. Les femmes, elles, le faisaient tout au long de l'année.

Pour recevoir l'hostie, nous devions nous agenouiller devant la table de communion. L'hostie ne devait pas tomber par terre. La communion était donnée directement à la bouche.

Le vendredi Saint, nous, les enfants, nous allions à l'église l'après-midi pour assister à la cérémonie faite à notre intention. Le curé nous mettait une étole sur la tête, nous faisait une croix sur le front avec de l'huile et priait pour nous.

Durant le mois de juin, pour le Sacré Cœur, avaient lieu des Saluts le soir.

En juin, trois jours avant l'Ascension se déroulaient les Rogations. Il s'agissait d'une procession pour prier afin que le temps soit bon pour les récoltes. Tôt le matin, nous partions de l'église de Gréville et nous rejoignons celle d'Eculleville.

Pour la fête-Dieu, il y avait la procession du Saint Sacrement. Nous fabriquions des reposoirs c'est à dire des autels en plein air que nous décorions avec des cruches en cuivre. Il y avait un reposoir des hommes, un pour les femmes, celui des enfants dédiés à la Sainte Vierge ou au Sacré Cœur. Le curé partait de l'église avec l'ostensoir et marchait sous un dais porté par quatre hommes, suivis par les fidèles. A chaque arrêt devant un reposoir, les enfants jetaient des pétales de fleurs. Le curé y posait son ostensor, faisait une prière et repartait en chantant. Le parcours passait dans différents hameaux de Gréville.

Lors des processions, nous portions plusieurs bannières. Il y avait celle des enfants de Marie, celle du Sacré Cœur, etc. Des enfants se tenaient de chaque côté, habillés en blanc. Dans certaines processions, des personnes portaient des lanternes.

Beaucoup d'entre nous se rendaient en pèlerinage du Bienheureux Thomas à Biville, le 19 octobre. La plupart s'y rendaient en carriole, mais les plus pratiquants y allaient à pied, quelquefois même pieds nus.

A la Toussaint, le soir, avaient lieu les vêpres des morts dans l'église mise en deuil. Les cloches résonnaient tristement pendant toute la soirée, actionnées manuellement par le sacristain. Peu après, celui-ci passait par les maisons pour faire sa quête.

A Noël, nous allions à la messe de minuit à l'église où une crèche était installée.

Lors des missions, un prédicateur arrivait de Coutances. L'un d'eux, le père Erbo, faisait trembler tout le monde. Ces missionnaires étaient vêtus d'une robe brune, marchaient pieds nus dans des sandales et portaient un grand chapelet. Ils s'occupaient aussi quelquefois des retraites de communion.

Les cérémonies

Les baptêmes réunissaient uniquement la famille proche, avec les oncles et les tantes. Ils étaient célébrés deux ou trois jours après la naissance. L'enfant, qui portait une petite calotte blanche était baptisé avec le saint chrême, aux fonts baptismaux. Les invités apportaient des dragées pour les faire bénir. A la sortie de l'église, ils les jetaient à terre aux enfants qui se précipitaient pour les ramasser. Nous nous faisons souvent marcher sur les mains ! D'autres nous faisaient mettre en rang pour nous distribuer les dragées.

Très rares étaient les personnes qui n'étaient pas baptisées. Parfois, les gens pratiquaient un ondoisement, c'est à dire un baptême provisoire, quand le bébé n'était pas en bonne santé. Le bébé était alors baptisé par quelqu'un de la famille en dehors de l'église. Pour l'ondoisement, on utilisait de l'eau bénite.

Après l'accouchement avait lieu la cérémonie des relevailles car, en principe, la mère ne pouvait pas retourner à l'église sans avoir été bénie au préalable par le curé. Il allait la chercher au portail et la purifiait. La femme était considérée par l'église comme souillée, comme ayant pêché. De nombreuses personnes pensaient que c'était une contradiction de l'église qui disait par ailleurs : « croissez et multipliez ».

L'année de notre communion, nous étions présents à l'église tous les dimanches. Si, exceptionnellement, nous nous trouvions dans une autre commune, nous devions faire signer un papier au prêtre pour prouver notre présence à l'office. Au mois de mai, nous assistions à toutes les messes du matin. Avant de faire notre communion, nous devions passer un examen.

La retraite de communion se passait au presbytère de Gréville. Mais, quand il n'y a plus eu de curé à Gréville, nous devions aller tous les jours jusqu'à Sainte-Croix-Hague pendant toute la semaine. Nous n'allions donc pas à l'école. Les aspirants faisaient aussi la retraite de communion.

Le jour de la communion, nous devions être à jeun. La grande messe commençait à dix heures solaire, c'est à dire midi aujourd'hui, et durant deux heures, quelques uns se trouvaient mal.

Nous, les filles, nous portions une robe et un long voile blanc. Et nous, les garçons, un complet orné d'un brassard frangé. Nous arrivions à l'église, en procession, accompagnés des aspirants et des chantres. Nous portions tous un cierge à la main, dont la taille et la beauté dépendait du prix que notre famille pouvait y consacrer. Au cours de la cérémonie, nous devions réciter des actes, debout sur un banc.

Après la messe, nous nous retrouvions en famille pour le repas du midi. Mais nous n'avions pas beaucoup de temps pour manger car il fallait assister ensuite aux vêpres. Nous recevions quelques cadeaux ce jour-là : livre de messe ou un chapelet, un bénitier, ou alors une tasse avec écrit « Souvenir de ma première communion ». Notre parrain et notre marraine nous offraient une petite médaille ou un chapelet.

Après la communion, nous pouvions faire notre confirmation. Pour cela, l'évêque venait tous les quatre ans à Beaumont pour la cérémonie de confirmation de tout le canton. Nous devions choisir un parrain ou une marraine différents de ceux du baptême.

Avant de nous marier, nous devions nous fiancer, avec l'autorisation de nos parents. Pendant ces années de fiançailles, nous restions vivre chez nos parents jusqu'au mariage. Nous pouvions nous voir le dimanche, mais on ne nous laissait jamais seuls !

Avant le mariage, il fallait publier les bans à la mairie et aussi à l'église, trois fois. Si on ne souhaitait publier qu'une fois, on devait payer une dispense. Le curé, dans la chaire, disait « il y a promesse de mariage entre X et Y. Si vous voyez un empêchement, veuillez nous le faire savoir ». Il pouvait y avoir opposition si les futurs mariés étaient cousins ou avaient un autre lien de parenté. Il fallait alors payer une dispense à l'évêché pour pouvoir se marier malgré tout.

A cette époque, les femmes se mariaient en noir avec un voile blanc et une couronne. Le port d'une robe de mariée immaculée n'est apparu que peu avant la deuxième guerre. La cérémonie avait lieu le matin, un jour de semaine. Le dimanche d'après, la mariée faisait la quête durant la messe.

Des jeunes ayant « fauté » avant le mariage ne pouvaient pas entrer dans l'église par le portail mais par la petite porte. De plus, le mariage était célébré tôt le matin. Une femme enceinte ne se mariait pas en blanc et n'avait pas droit au voile. Les divorces étaient rares.

Quand une personne était décédée, on appelait le prêtre pour qu'il donne l'extrême-onction. Il se rendait à la maison mortuaire avec un enfant de cœur. Sur le chemin, ils récitaient des prières tout en marchant. Quand il voyait quelqu'un, l'enfant de cœur agitait une sonnette pour avertir du passage du Saint Sacrement. Les gens qui le croisaient, devaient se mettre à genou et se signer.

Dès que nous entendions sonner le glas, nous nous demandions qui était mort. Les cloches sonnaient trois fois pour le décès d'un homme et deux fois pour une femme. Nous allions aux informations au village ou bien le facteur, passant de maison en maison, apportait la nouvelle. Plus tard, les décès étaient annoncés par des « papillons », sorte de faire-part qu'une personne portait à domicile. Ces personnes, qui étaient aussi chargées d'inviter à l'enterrement, se voyaient offrir un café dans toutes les maisons où elles passaient.

Plusieurs personnes de la commune venaient proposer leurs services à la famille du défunt. Chacun avait son rôle. Il était, par exemple, fréquent de veiller le mort, jour et nuit jusqu'au jour de l'enterrement. On se relayait pour rester près du corps par deux ou plus. Il n'y avait pas de prière, on discutait à propos du mort. A la porte de la maison du défunt était installée la chapelle ardente, des draps suspendus pour fermer un peu l'entrée.

Il existait différentes classes d'enterrement. Les plus pauvres avaient des enterrements dits « à la charité ». Comme ils n'avaient pas les moyens, la commune ou la paroisse se chargeait de payer pour eux. Pour chaque classe, il existait une classe « embellie ». Par exemple, il y avait la deuxième classe embellie ou la deuxième classe simple. La première classe était surtout choisie pour l'enterrement d'un prêtre ou d'un notable car c'était la plus chère. Les gens assez aisés optaient souvent pour la deuxième classe embellie. Mais la majorité des habitants avaient une cérémonie de troisième classe embellie. Le nombre et la beauté des ornements dépendaient de la classe choisie. Des tentures noires et argentées décoraient l'église, des oriflammes pendaient dans les chapelles. Pour les enterrements de première classe, le portail était décoré avec des tentures noires portant les initiales du défunt avec des larmes et des croix brodées.

Le jour de la cérémonie, le curé allait dans la maison chercher le corps, précédé de la croix. La levée du corps avait lieu environ une demi-heure avant la messe, selon la distance pour rejoindre l'église. Dans la maison, il était de tradition d'offrir un verre de vin blanc aux porteurs avant le départ du cortège funèbre. Ils portaient le cercueil à bras, jusqu'à l'église, en se relayant si la distance était longue. Aux mains, ils mettaient des gants blancs. Les amis et connaissances rejoignaient le cortège sur le passage. Tout le village assistait généralement à l'enterrement.

Les gens devant être enterrés la Semaine Sainte n'avaient pas le choix entre les différentes classes d'enterrement. La cérémonie restait simple. Les cloches ne sonnaient pas puisqu'elles ne revenaient que le dimanche de Pâques. Il n'y avait jamais d'enterrement le vendredi Saint.

Les veuves ne se remariaient pas. Elles portaient le deuil coiffées d'un voile noir avec un liseré blanc. Après de nombreux mois, elles ôtaient le voile mais restaient souvent vêtues de noir toute leur vie. Les hommes, eux, portaient simplement un brassard noir.

La superstition

A l'époque, les gens étaient assez superstitieux. Par exemple, le chiffre 13 dérangeait. Le pain n'était jamais posé sur le dos de peur de faire chavirer les bateaux.

Dans la Hague, la tradition voulait que le septième enfant du même sexe dans une famille ait des dons de rebouteux. On disait qu'une femme de Gréville, septième fille d'une famille, guérissait du carré.

Il y avait aussi des Saints guérisseurs et des sources miraculeuses.

La guerre

Souvenirs de la première guerre mondiale

Les souvenirs de la guerre de 14 évoqués par les anciens combattants ont bercé notre enfance. Nous avons eu de multiples occasions d'entendre nos parents parler de cette guerre très meurtrière. Les réunions de famille, par exemple, étaient émaillées des souvenirs des anciens poilus.

Enfants, dans les années de l'entre-deux-guerres, nous participions aux cérémonies du 11 novembre, au Monument aux Morts. Tous les ans, nous venions, accompagnés de notre maîtresse d'école, en portant un bouquet de fleurs à la main. Le maire énumérait le nom des hommes de Gréville ayant péri à la guerre et nous disions ensemble à voix haute : « mort pour la France », après chaque nom. La tombe de ceux qui étaient revenus de la guerre et qui étaient décédés par la suite était ornée d'un petit drapeau français.

De nombreuses familles de Gréville avaient été décimées par cette guerre. Un seul corps de soldat de la commune avait été rapatrié et est aujourd'hui enterré dans le cimetière.

La deuxième guerre mondiale

La déclaration et la « drôle de guerre »

Peu de temps avant la guerre eut lieu une aurore boréale qui, pour beaucoup, annonçait une guerre.

Même avant la Déclaration, les jeunes gens de la commune allaient s'informer à la mairie régulièrement afin de connaître les classes d'âge mobilisées. Les premiers à partir furent les jeunes de 20 ans environ. Certains qui étaient, à ce moment là, déjà recrutés pour effectuer leur service militaire sont partis de chez eux pendant sept ans.

La Déclaration de guerre n'a pas été une très grande surprise pour nous car on en parlait déjà depuis un moment. Le tocsin a retenti pour nous annoncer la nouvelle. Parfois, les hommes mobilisés disposaient de très peu de temps pour faire leurs bagages. Des chevaux ont été réquisitionnés pour l'armée française. Nous devions les présenter devant une commission qui se tenait à Beaumont. Les chevaux sélectionnés étaient ensuite envoyés à Saint-Lô.

Nous étions informés des événements par le journal principalement, et par la radio, dans les rares maisons où il y en avait une.

Des familles venues du nord de la France sont venues à Gréville et dans d'autres communes de la Hague en 1939 pour se réfugier, lors de l'invasion allemande.

Lors de la débâcle, en 1940, nous étions démoralisés. On craignait beaucoup l'arrivée des Allemands. Certains pensaient même qu'il valait mieux se jeter à la mer plutôt que de supporter l'Occupation.

L'Occupation

Les Allemands sont entrés à Gréville le 17 ou 18 juin 1940, sans rencontrer de résistance de la part de la population. Nous étions résignés et nous nous cachions chez nous. Les hommes du chantier de la marine qui se tenait dans la commune ont abandonné leurs effets militaires et se sont cachés dans d'autres communes afin d'éviter de partir comme prisonnier en Allemagne.

Les soldats allemands se sont installés un peu partout à Gréville : au presbytère, à l'ancien couvent qui servait de cuisines, à la mairie qui était transformée en Kommandantur et qui a été transférée au domicile du secrétaire de mairie, à l'école qui servait de bureau. Les élèves ont donc dû aller en classe dans d'autres endroits de la commune, à la ferme des Granchettes, par exemple, qui fut occupée à son tour. L'école a donc déménagé à nouveau pour aller au hameau es Gouès. Cela a perturbé les cours, d'autant plus que le maître d'école avait été fait prisonnier et remplacé. Quelques soldats logeaient chez l'habitant à Gréville. Quand notre maison était choisie, nous ne pouvions pas protester. La laiterie de Gréville fonctionnait normalement, ainsi que le ramassage du lait. Cependant, étant donné le nombre important de champs minés, il était de plus en plus difficile de trouver un endroit pour faire paître les vaches.

De plus, le littoral était miné, il était donc impossible d'y accéder. Environ 38 000 mines ont été enterrées sur le territoire de Gréville. Les habitants de certains hameaux étaient obligés de contourner les champs de mines pour se rendre au bourg, ce qui allongeait considérablement la distance à parcourir à pied. Il y avait aussi sept kilomètres de tranchées anti-chars qui étaient d'énormes tranchées dans lesquelles étaient censés tomber les chars alliés.

De nombreuses constructions de blockhaus ont alors commencé, surtout le long de la côte. On en dénombre 88. Certains ont nécessité l'emploi de petites locomotives. Le STO (service de travail obligatoire) constitué de travailleurs de plusieurs nationalités, réquisitionnés par les occupants, était chargé de cette tâche. Le campement de ces hommes se trouvait au Douet Picot. Sur certains chantiers, ces hommes étaient surveillés par des soldats montés sur des miradors.

Nous, les hommes, nous étions aussi réquisitionnés occasionnellement pour effectuer divers travaux pour le compte des Allemands : arracher des haies, labourer des champs, etc... Certains étaient même réquisitionnés avec leur propre matériel agricole pour cultiver des terres qui leur appartenaient, mais dont la récolte revenait aux Allemands. Parfois, ces corvées étaient un peu rétribuées. Les vaches ou les chevaux réquisitionnés nous

étaient payés. Le maire de la commune était alors tenu de choisir les animaux à fournir à l'occupant, parmi les fermes.

La vie quotidienne sous l'Occupation

Nous ne pouvions pas sortir après l'heure du couvre-feu. De plus, pendant une certaine période, nous devions afficher à la porte d'entrée de notre maison la liste des noms des personnes qui logeaient chez nous. Cette mesure s'appliquait dans la Hague car il s'agissait d'une zone interdite. Nous pouvions sortir de la zone, mais les personnes extérieures ne pouvaient pas y pénétrer.

De plus, les fenêtres devaient être calfeutrées de façon à ne laisser passer aucune lumière. Dans certaines maisons, on peignait les vitres en bleu. Les Allemands faisaient des rondes pour veiller à ce que cette mesure soit bien appliquée. Même certaines lampes de poches étaient munies d'un carreau bleu pour en atténuer la luminosité.

En 1940, une rafle eut lieu à Gréville. Des hommes de Gréville et d'Eculleville de 15 à 60 ans furent regroupés sur la place du village et amenés, à pied, jusqu'à la gare maritime de Cherbourg. Puis, ils ont été enfermés à la caserne Proteau où on leur fit faire quelques corvées. Ils furent relâchés au bout d'une semaine sans connaître les raisons de cette rafle.

Il était interdit de détenir des armes à feu chez soi. Il fallait les apporter à la mairie. Certaines personnes ont, cependant, réussi à cacher leurs fusils. De même, les TSF ont été confisquées. De plus, l'armée allemande offrait du vin à toutes les personnes qui leur fournissaient des objets en cuivre (qui leur servaient à fabriquer des armes).

La statue de Jean-François Millet a été démontée par les Allemands afin d'être fondue, et fut confiée au ferrailleur Momy à Cherbourg. Un groupe d'hommes de la Hague a décidé de sauver la tête de la statue en allant la voler une nuit chez Momy. Ils l'ont ramenée et enterrée dans une carrière à Gruchy. C'est ainsi que pendant des années, seule la tête de la statue a trôné sur la place. Ce n'est que récemment qu'une nouvelle statue fut commandée afin de retrouver Jean-François Millet, tel qu'il était à l'origine. La tête de la statue d'origine se trouve aujourd'hui sur le parking de la maison Millet, à Gréville.

Notre vie était soumise à de nombreuses restrictions. Nous devions aller chercher à la mairie des cartes de rationnement pour chaque catégorie de produit : sucre, pain, chaussures... Il fallait présenter cette carte pour avoir le droit d'acheter le produit concerné. Certaines personnes étaient prioritaires, selon leurs besoins. Mais, comme l'approvisionnement n'était pas suffisant, il arrivait souvent d'échanger ses bons inutilisés contre des produits recherchés. Le marché noir était aussi répandu. Les personnes qui disposaient de marchandises (un cochon, du beurre...) les échangeaient parfois contre d'autres denrées ou contre des tickets. Dans les fermes, nous pouvions nous débrouiller pour vivre. Nous faisons parfois notre propre beurre dans une baratte improvisée dans un bidon. Nous faisons pousser du lupin bleu ou utilisons des grains d'orge brûlés dans une poêle pour remplacer le café. Avec du suif et de la soude caustique, on fabriquait du savon en barres. Beaucoup semaient du tabac dans leur jardin pour leur propre consommation. Cependant, tuer un cochon était interdit. Nous le faisons donc le plus discrètement possible.

En 1944, un mois avant le Débarquement, un homme de Gréville fut tué d'un coup de fusil par des Allemands qui avaient tué son chien auparavant. Il n'y avait pas de raison apparente à cette exécution.

Mis à part cet événement, nos relations avec les soldats occupants n'étaient pas toujours conflictuelles. Certains Allemands assistaient, par exemple, à la messe le dimanche matin, avec nous. Néanmoins, les fouilles dans les maisons étaient nombreuses. De plus, certains vols d'animaux ou de matériel ont été commis, surtout vers la fin de la guerre. Dans ce cas, nous pouvions aller nous plaindre à la Kommandantur, dans la mairie de Gréville.

Il y eut deux résistants principaux à Gréville : le boulanger et le maître d'école qui fournissaient des plans aux Alliés.

Un jour, les sept rescapés anglais d'un crash aérien sont arrivés en canot à Gréville au bout de sept jours de dérive, sans nourriture. Certains sont morts et les autres furent capturés par les Allemands.

Les bombardements

La commune de Gréville subit de nombreux bombardements, notamment une nuit, peu avant le Débarquement, durant laquelle le Hameau es Fèvres fut presque entièrement détruit. On dénombra cette nuit-là, 15 morts dont une famille entière de cinq personnes et une autre, composée des deux parents et de huit enfants. Seule une des filles, partie cette nuit-là, et une domestique que l'on retrouva indemne au hameau Bosvy à Urville en réchappèrent. Beaucoup d'Allemands furent également tués au cours de cette nuit. Les avions alliés visaient le poste d'écoute situé à côté de ce hameau. Des résistants étaient passés la veille pour prévenir les habitants. Il y avait à Gréville beaucoup d'endroits stratégiques comme une batterie de DCA, des projecteurs...

Pour se protéger des bombardements, nous creusions des trous ou des tranchées dans nos jardins ou nous nous abritions sous les parties les plus robustes de la maison. De nombreuses personnes, surprises par les bombardements alors qu'elles travaillaient aux champs ne durent leur survie qu'à beaucoup de chance.

Le Débarquement et la Libération

Le Débarquement allié du 6 juin 44 n'a pas été une grande surprise car on en parlait déjà depuis un bon moment. Depuis plusieurs mois, des tracts alliés circulaient clandestinement pour l'annoncer. La nuit et le matin du 6 juin, de nombreux avions sont passés dans le ciel de la Hague. Gréville a été libéré le 30 juin 1944. Les soldats américains sont arrivés un matin et ont rencontré de la résistance de la part des blockhaus allemands. Au bout d'un moment, les soldats alliés ont menacé les Allemands de faire intervenir 500 forteresses (des bombardiers) pour détruire les blockhaus et leurs occupants. Les Allemands se sont donc rendus. Mais, individuellement, certains soldats continuaient à résister. Il y eut des morts de part et d'autres, parfois lors de combats au corps à corps comme au hameau Gruchy. Certains soldats américains ont sauté sur des mines.

Un soldat américain s'est fait tué par des tirs allemands, juste devant la boulangerie du bourg. Son compagnon, Bob Alberter, est entré dans la boulangerie où il a pris une carte postale de Gréville qui représentait la statue de Millet. Il a gardé cette carte postale pendant longtemps. Il y a sept ou huit ans, il a eu l'idée de reprendre contact avec la commune. C'est ainsi qu'il est revenu à Gréville l'année dernière et qu'il a fait cadeau de son uniforme à la municipalité.

Nous avons accueilli les Américains à bras ouverts. Ils nous ont distribué des chewing-gums, du chocolat, du pain blanc, etc...

Après la Libération, le déminage a pris de nombreux mois, effectué par les soldats allemands prisonniers et surveillés par des civils français. Les prisonniers étaient enfermés chaque soir dans un blockhaus. De nombreux accidents plus ou moins graves eurent lieu, car beaucoup d'enfants s'amusaient à jouer avec les explosifs. Certains allaient, par exemple, à la pêche à la grenade.